

viendrions-nous, bon Dieu ! si tous les riches s'avisèrent d'imiter son exemple ? Avoués, avocats, huissiers, agréés, arbitres, juges, médecins, nous n'aurions qu'à nous draper dans nos robes pour mourir d'inanition !... Il n'y aurait plus de procès, plus de maladies, plus de clients !... C'est une horreur !...

— C'est une horreur en effet ! répétaient en chœur les trois partenaires féminins du digne avoué.

Pour rendre intelligible la violente diatribe de maître Philogone du Panchaud, il importe de déclarer que Théodore Séverin s'était dévoué dès sa jeunesse à la plus noble des missions. Riche et libre de ses volontés, il se livra exclusivement à la double étude du droit et de la médecine, ensuite il revint à Blois mettre au service des pauvres sa science et son temps.

Ce qu'il avait concilié d'affaires était incalculable. Maître Philogone prétendait y perdre plus de deux milles livres par année.

Sous le rapport médical, Théodore Séverin ne faisait pas une concurrence moins redoutable aux empiriques, aux charlatans et aux spéculateurs en fièvres tierces.

Les véritables médecins l'estimaient comme un bienfaiteur de l'humanité ; les gens de loi, tribu rapace et impitoyable, l'exécraient : Nous trouvons inutile de rappeler qu'il n'y a pas de règles sans exceptions. Tous les pauvres bénissaient le nom de Théodore Séverin : — aussi l'oncle Marcel n'entendait-il pas raillerie sur le compte d'un tel neveu.

L'oncle Marcel était, pour sa famille du Panchaud et Saint-Magloire, un bourru maussade, fantasque, grossier, qui se croyait toujours à la tête de son escadron de cavalerie. — Heureusement, il sortait le plus tôt et rentrait le plus tard possible.

Mais depuis que Théodore et sa femme Emilie étaient aux eaux, le tyran revenait dès huit heures du soir, avant la fin de la partie de boston. En sa présence, il fallait s'observer. Plus de médisances, plus de plaisir !

— Car, pensait Mirocline, si, par un malheur, l'oncle Marcel s'avisait de laisser son bien aux Séverin, tout espoir de mariage serait à jamais perdu pour moi !...

Maître Philogone et sa sœur Barbe avaient fait une foule de réflexions analogues.

Madame de Saint-Magloire, en excellente mère de famille, opinait dans le même sens.

L'oncle Marcel était donc l'objet de certaines déférences. Ses caprices étaient respectés, même par les enfants terribles, qui se gardaient de toucher à son fauteuil, même par Azor, qui ne le mordit jamais qu'une fois. De crainte de lui déplaire, on ne lui disait mot tant qu'il allait et venait ; enfin on lui laissait le monopole des bourrades.

Il détestait les mauvaises langues. Un jour il avait appelé Mirocline : — « Petite vipère rouge !... »

Mirocline, épouvantée, se mordit les lèvres jusqu'au sang et n'en dormit pas de la nuit.

Vers huit heures et demie, maître Philogone, tout en battant les cartes, se permit de demander à son oncle, d'une voix mielleuse, des nouvelles de l'inondation.

— Au diable ! joueurs enragés !... riposta le vieux militaire en jurant ; ils feraient un boston sur les ruines de l'Université !

— Maman, murmura Mirocline, mon oncle a raison, je crois ; nous avons tort de jouer par ce temps de catastrophes !... si nous réglions les comptes !...

Madame de Saint-Magloire, qui gagnait deux francs cinquante, appuya la sentimentale motion de sa fille.

La tante Barbe, qui perdait un petit écu, s'en prit à son frère qu'elle pinça de toutes ses forces en lui disant à l'oreille :

— Ça t'apprendra, imbécille, à éveiller le chat qui dort !...

II.

Quelques heures avant la réunion quotidienne des du Panchaud et Saint-Magloire, — la tempête alors rugissait avec fureur, — une scène déchirante se passait chez la veuve Véziau.

C'était à une lieue et demie de la ville, dans une cabane isolée, couverte en chaume, délabrée, inhabitable en apparence, habitée pourtant par la misère, la maladie et la douleur.

Lambert, jeune garçon de douze à treize ans, était étendu mourant sur un grabat. Sa mère, agenouillée près de lui, pleurait.

Noirot, un grand chien maigre qui, dans des temps meilleurs, montait la barque du père de famille, regardait tristement, la tête penchée vers son jeune maître. L'attitude du malheureux animal disait d'une manière touchante qu'il partageait toutes les angoisses de la veuve.

Jusqu'au seuil de la chaumière montaient les vagues du fleuve débordé ; par moments, des nappes d'eau venaient baigner les genoux de Marianne et la couche de paille où gisait son fils Lambert. Mais la case était située sur une sorte de promontoire. De mémoire de marinier, la crue de la Loire n'y avait jamais occasionné de sinistres, et Marianne se souvenait d'une parole de son mari qui lui avait souvent fois répété : « Blois et Tours seront emportés avant notre maison. » Or, Véziau était un fin patron qui, dans sa jeunesse, avait navigué même sur la grande mer.

Marianne ne s'inquiétait pas des progrès de la tourmente ; assez d'autres cruels soucis emplissaient son cœur ; elle ne s'occupait que de son fils, elle lui prodiguait, en priant, ses soins et ses caresses maternelles.

Elle priait, la malheureuse, sans qu'une parole coupable se mêlât à sa douleur. — Et pourtant ! combien sa vie était changée depuis un an !...

Elle avait connu des jours de calme et de doux espoir ; elle avait été aimée par un vaillant mari, elle avait vu croître son fils, brave et laborieux déjà comme un bon marinier.

Et Jacques Véziau avait péri à la pêche ; peu à peu toutes les ressources de la veuve s'étaient épuisées ; sa triste chaumière, que Jacques comptait bientôt réparer, tombait en ruines faute de ses réparations. — Chaque bouffée de vent enlevait quelques lambeaux du toit. — Depuis un mois enfin Lambert était gravement malade, et le mal avait empiré à vue d'œil. Elle voyait son unique fils, sa dernière consolation, s'éteindre lentement entre ses bras.

Plusieurs médecins étaient venus ; tous lui avaient conseillé d'envoyer Lambert à l'hôpital.

— Me le guérira-t-on, au moins ? leur demanda Marianne.

— Il y serait bien soigné.